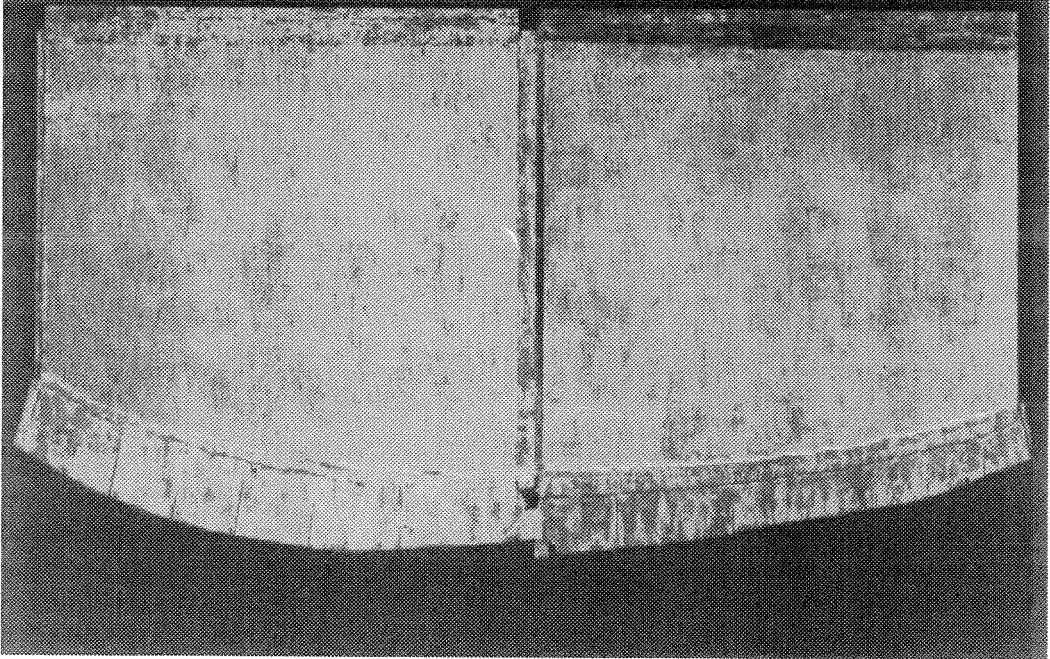


Revue des livres



Analyse de Edmond Marc¹

La Gestalt : l'art du contact

Serge Ginger

Edition de poche Marabout, Savoir pratique Psychologie, n° 3554
Bruxelles, première édition : 1995 (2^e édition : oct. 1996), 284 pages, 46 F.

Il y avait le «Grand Ginger» (*La Gestalt, une thérapie du contact*, édit. Hommes et Groupes), un livre-encyclopédie, riche et foisonnant (510 pages dans la 5^e édition, datée de 94), traduit en six langues, qui est devenu une référence obligée pour tous ceux qui s'intéressent à cette démarche. Voici maintenant le «Petit Ginger» (pas si petit que ça d'ailleurs, avec ses 284 pages) : un ouvrage de poche qui va rendre accessibles au grand public les fondements essentiels de la Gestalt-thérapie.

Que ce livre ait été publié par les éditions Marabout montre que la Gestalt est sortie du cercle étroit des spécialistes pour prendre sa place dans les grandes démarches psychologiques et psychothérapeutiques d'aujourd'hui.

Après une évocation des origines et des caractéristiques de la Gestalt et un récit de la vie de Perls, le lecteur trouvera dans cet ouvrage, écrit d'une plume simple et alerte, une définition claire et vivante des notions de base de cette approche, ainsi qu'un aperçu de ses champs d'application. Car la Gestalt n'est pas seulement une démarche thérapeutique (« Ma méthode est trop bonne pour la réserver uniquement aux malades », se

plaisait à dire Perls). Elle trouve des applications dans de nombreux secteurs : formation, vie des institutions, travail social, entreprises...

L'ouvrage suit un cheminement qui ne correspond pas au plan classique et ordonné des jardins à la française ; mais plutôt aux sinuosités imprévues de ces «chemins des écoliers» - où chaque tournant découvre un nouveau paysage : une vue sur le fonctionnement du cerveau ; une échappée sur le rêve ; une plongée dans le corps et les émotions ; une traversée des pulsions ; un tour dans la grande roue de la personnalité... On arrive, un peu essoufflé, mais des images et des idées pleines la tête, aux vingt notions de base de la Gestalt ; de quoi reprendre pied, retrouver des repères précis et se rendre compte que cette promenade, apparemment capricieuse, nous a permis de respirer à pleins poumons l'esprit de la Gestalt, avec un guide qui donne toujours à ses commentaires une coloration très personnelle.

Soulignons encore que tout a été fait pour assurer la lisibilité de cet ouvrage par un public large : un glossaire de termes techniques, un index, une bibliographie sélective et commentée, des réponses aux principales questions que peut se poser le lecteur, des prix, des adresses...

J'allais oublier : le livre porte en sous-titre

¹Maître de conférences à Paris X, auteur de plusieurs ouvrages :

- *Guide pratique des Nouvelles Thérapies*
- *Le processus de changement en thérapie*,
- *L'École de Palo Alto, etc...*

«nouvelle approche optimiste des rapports humains». Disons tout de suite qu'il tient pleinement cette promesse.

Note de Serge Ginger sur la 2^e édition

La première édition (7 500 exemplaires) ayant été épuisée en 9 mois, l'éditeur me fait savoir qu'il prépare une 2^e édition et il sollicite de ma part d'éventuelles mises à jour. Je lui fais donc parvenir une centaine de corrections, comme convenu, et je commande 200 exemplaires pour diffuser à l'occasion de conférences et stages.

En ouvrant le carton, quelle n'est pas ma stupéfaction : l'ouvrage a été complètement «relooké» — sans même que j'en sois averti (et sans que le graphiste ait feuilleté le livre). Pour illustrer «le contact», un charmant couple aux yeux bleus, tendre et souriant, s'est installé sur la couverture ! On dirait un ouvrage de la collection *Harlequin*, une couverture du magazine *Nous deux...* si ce n'est une pub pour le Minitel rose !

Je décroche mon téléphone et fais part de mon vif «étonnement» à la directrice de la collection. J'apprends ainsi que la couverture et le titre sont la propriété de l'éditeur et peuvent être changés à son gré : il s'agit de «l'emballage» publicitaire. J'y apprend aussi que je suis «vieux jeu» et qu'il faut «vivre avec son temps». En effet, on ne vend plus de Citroën, sans une jolie fille assise sur le capot...

Maintenant, lorsque je vends mon œuvre, je commence par m'excuser ! Mais voici «l'épreuve du feu» : au Congrès international de *Somatothérapie*, je dépose à la librairie une pile de 10 livres de la première édition, à la couverture «sérieuse», avec un dégradé bleu céleste, et tout à côté, une autre pile de 10 livres à la couverture «new look». Surprise : dès la pause, la seconde pile est épuisée, tandis que la première est à peine entamée. Les «nouveaux thérapeutes» sont de leur temps !

Contre-épreuve : une conférence devant 250 travailleurs sociaux, à Limoges. Même stratagème, même résultat. L'éditeur avait donc raison ! A chacun, son métier... et la Gestalt sera mieux diffusée !

Analyse Française Rossignol

La Gestalt, l'art du contact, nouvelle approche optimiste des rapports humains

Serge Ginger

Ed. Marabout, coll «Psychologie», n°3554, 2^e édition.

Certains pères sont si fiers et si épris de leur fille qu'ils la parent trop bien et l'emmènent trop au bal. D'autres, pour les mêmes raisons, vont la surveiller jour et nuit, l'entourer de contacts châtiés et édifiants. Ces deux sortes de pères ne se comprennent pas et s'indignent également.

Le premier accusera le second de mettre la lumière dont il est responsable sous le boisseau de l'intransigeance ; de si bien préserver sa fille, qu'à l'écart du risque, elle grandira dans la méconnaissance des réalités et la privation de rencontres suffisamment variées. Pour lui, c'est sûr, elle finira consentante à sa tour d'ivoire et convaincue de sa supériorité. Adeptes de la pureté, accourez !

Le deuxième rétorquera que c'est mal veiller sur ce qui doit être protégé que de risquer l'aventure des podiums d'élections de reines de beauté dans l'attente d'une manne éphémère et d'exhiber ce qui devait croître dans un environnement de rigueur, de protection morale, à bonne distance des influences corruptrices et du chant des sirènes. Lui, ne donnera sa fille qu'à celui qui l'aura vraiment cherchée et ainsi la méritera. Adeptes de facilité, circulez !

Venons-en aux faits : chaque gestaltiste, d'une certaine façon, se retrouve dépositaire de la Gestalt qui lui a été confiée. Loin de ces excès précédemment caricaturés, il devra trouver sa façon d'en être le père : la protéger sans la couper du monde, la présenter sans l'exhiber, la faire croître en force et en confiance loin de l'ornière tentatrice de la toute-puissance ... Sachant que deux périls guettent également : un prosélytisme trop peu exigeant qui pourrait être perçu comme racoleur, et un élitisme qui rejettera le trop grand nombre pour mieux se draper dans les replis d'un savoir dominateur et d'un langage abscons. Dans ces deux cas, l'autre n'est pas respecté mais utilisé à des fins qui, pour être différentes, n'en sont pas moins manipulatrices.

Tout cela nous le savons, ce qui ne nous empêche pas, en fonction de notre personnalité plus ou moins partageuse ou plus ou moins perfectionniste, et en fonction de certaines situations, de perdre parfois une partie de notre vigilance. Or, la décision de faire un livre grand public est l'exemple-type de ces situations délicates où le ton juste est très difficile à trouver et le risque de mécontenter tout le monde est maximal : trop de sérieux, vous serez jugé pédant par ceux qui veulent lire vite et sans se fatiguer ; trop de concessions pour rendre le livre agréable et accessible, et vous serez jugé superficiel ou démagogue. Il était donc peu évitable que le livre de Serge Ginger ne fasse quelques mécontents ... et, par là, ne soit l'occasion de reprendre sur cette base concrète, notre réflexion sur la Gestalt que nous souhaitons servir et montrer. Je me place, évidemment, du point de vue du lecteur qui connaît déjà la Gestalt, ce qui n'est pas spécifiquement le public auquel ce livre s'adresse. Mais il est bien sûr de la responsabilité de tout gestaltiste de se préoccuper de ce que l'un d'entre nous montre de notre art.

Ce livre, donc, n'a laissé indifférent personne : il est même typique des livres explosifs. Il provoque autant par ses qualités que par ses défauts, des réactions qui soulignent cruellement les divergences qui secouent la communauté gestaltiste. Il en résulte, d'un côté des commentaires louangeux, de l'autre, critiques indignées. Il m'a semblé utile, loin de toute passion, de prendre ce livre de façon plus objective, à égale distance de louanges trop dithyrambiques pour constituer un véri-

table commentaire de lecture, d'une part, et de critiques trop personnalisées pour être objectives et respecter les qualités du livre, d'autre part.

Le livre dérange avant même d'être ouvert ! Cela incitera, à tort plus d'un, à le reposer. Cela peut sembler être une mesquine question de forme, mais un livre est un tout et sa forme doit être au service du fond. Or il est évident que la première de couverture choisie par l'éditeur pour la deuxième édition est une provocation : le titre, « LA GESTALT » coïncide avec la photo de deux créatures de rêve, couple jeune, bronzé, épanoui à souhait. De là à suggérer que la Gestalt rende beau, il n'y a qu'un pas.

De cela Serge Ginger ne peut être tenu responsable puisque qu'il s'agit là du domaine réservé de l'éditeur qui est censé mettre ses connaissances commerciales au service des auteurs. Néanmoins, que cet éditeur ait osé faire cela - sans avoir à ma connaissance consulté l'auteur - me permet de supposer que l'image de la Gestalt qu'il a imaginée, a induit une présentation qui ne la respecte pas. Elle y est alignée au niveau de toutes les panacées bruyamment prometteuses dont la presse populaire se fait l'écho éphémère. Et c'est exactement ce que beaucoup d'entre nous craignent par dessus tout.

Mais le trouble ne s'arrête pas là. La couverture pose un autre problème, celui du sous-titre : "*Nouvelle approche optimiste des rapports humains*". Certes, là encore l'éditeur a pris des libertés, possédant le monopole de "l'emballage", mais son ajout n'est pas fondamentalement en désaccord avec

ce qui apparaît en de nombreux autres points du livre : or, je ne suis pas à l'aise avec cette formulation. A la fois je conviens aisément, qu'effectivement les fondements philosophiques de la Gestalt dans ses racines humanistes sont optimistes, (il suffit de se référer au militantisme de Perls, à son désir d'un monde meilleur où les rapports humains seraient plus vrais), mais en même temps la Gestalt semble se mettre ainsi au service, qu'on le veuille ou non d'une *introjection* : «Il faut être optimiste».

Puis, le livre ouvert, il est très vite question de *révolution gestaltiste, de nouvel art de vivre*. Pourtant, la Gestalt n'est pas si nouvelle et les philosophies qui la fondent, encore moins. Alors vient la question : pourquoi tant vouloir convaincre, pourquoi tant de promesses ?

On connaît, en situation thérapeutique et dans certains cas, l'intérêt qu'il peut y avoir à *énergétiser* un contact, et ceux qui connaissent Serge Ginger dans sa pratique psychothérapeutique savent combien il peut obtenir d'excellents résultats grâce à cette énergie communicative qu'il sait si bien mettre au service de la croissance. Mais faut-il pour autant *énergétiser* "tout azimut" et drainer vers la Gestalt tout le monde ? La question se repose encore plus nettement à la lecture du chapitre intitulé : *A qui s'adresse la Gestalt ?*. La réponse se précise : à tous !...Voilà justement ce qui ne ralliera pas tous les suffrages.

Cela nous amène à considérer la question du champ de la Gestalt et de la différence entre Gestalt et Gestalt-thérapie, que

nos habitudes verbales un peu négligentes et expéditives tendent à effacer.

La position de Serge Ginger, en totale cohérence avec la volonté explicite de faire un livre grand public, est que la Gestalt peut s'adapter à toute situation personnelle et sociale : individus, couples, entreprises, institutions . Dans certaines de ces situations, il ne pourra plus être question en matière de Gestalt que de l'adaptation *de quelques concepts gestaltistes* , à des contextes très différents du contexte fondateur qui était celui de la thérapie. Dans ces contextes différents, la théorie gestaltiste sera d'ailleurs mêlée à d'autres savoirs théoriques et sera intégrée comme un *outil* supplémentaire ou un *moyen* de représentation des phénomènes. Les concepts imagés de la Gestalt comme le cycle ou la frontière vont être *utilisés*.

Ce n'est pas un problème spécifique à la Gestalt. Aucun théoricien ne maîtrise sur des décennies, l'usage qui est fait de ses concepts. Nos confrères psychanalystes ont eu à veiller de près pour que tout et n'importe quoi ne soit appelé «psychanalyse». Freud de façon particulièrement vigilante s'est méfié des dérives, cela a abouti parfois à des phénomènes de dogmatisme et d'orthodoxie que nous rejetons, mais au delà de ces inconvenients, cette vigilance a assuré à la communauté psychanalytique des limites fructueuses à l'intérieur desquelles le souci d'approfondissement a pu s'épanouir. Cela n'a pas nui, par ailleurs, au développement de ce savoir dans d'autres domaines. L'art, l'éducation, toute la pensée du siècle a reçu

sa marque. Mais on n'a jamais appelé «psychanalyse» ce qui était *application de la psychanalyse*, y compris dans le cadre des psychothérapies où l'on distingue nettement, «psychanalyse» et psychothérapies *d'inspiration psychanalytique*.

Quand Serge Ginger parle de *socio-Gestalt*, de *sexo-Gestalt*, il y a là une grande résistance à utiliser des adjectifs au profit de ce qui ne peut pas être de la Gestalt. Et c'est là où l'usage du mot «Gestalt» à la place du mot «Gestalt-thérapie», a servi un glissement. Pourquoi ne pas parler de sociologie gestaltiste, de sexologie gestaltiste ? Cela éviterait d'en venir à ce que je considère être un sommet dans le pénible : la comparaison entre la Gestalt et la R.A.T.P. ... Peut être que la R.A.T.P. en bénéficiera, mais je doute que les concepts gestaltistes en sortent fortifiés. On est dans le «*Gestalt et*» si décrié par Isadore From, (Requiem pour la Gestalt) où la *Gestalt-thérapie*, après être devenue *la Gestalt*, se mélange à tout comme si sa spécificité était davantage de pouvoir s'additionner à n'importe quoi plutôt que d'être une vision profondément originale. Je crains que le souci un peu tentaculaire de l'infiltrer dans tous les domaines crée finalement des *utilisateurs*, les autorise à se parer de quelques concepts «bateau», accessoires avec lesquels ils joueront, jusqu'à ce qu'ils en trouvent d'autres. Serge Ginger en citant ces exemples ne semble pas inquiet de ce mésusage potentiel de la Gestalt. Cela est d'autant plus malheureux que ce même livre contient en de multiples endroits, exposées de façon claire, pédagogique et riche,

les notions essentielles, sous une forme remarquablement adaptée au public néophyte visé, sans déformation et en totale fidélité, ce qui n'était pas chose facile : le chapitre intitulé : «Vingt notions de base de la Gestalt», est parfait et son intérêt dépasse largement le cadre d'un livre grand public...

Mêmes interrogations en ce qui concerne ce que Serge Ginger appelle en une formule forte : «un thérapeute incarné». Il expose avec une grande exactitude la spécificité de la posture du thérapeute gestaltiste. Mais pourquoi débiter ce chapitre si crucial puisqu'il porte sur un point de l'exercice de notre art qui nous différencie nettement des autres approches thérapeutiques, par des propos sur *le devoir de bonheur*, la recherche de *la qualité de vie*, chose qui nous concerne *tous*. Sujet sensible pour des psychothérapeutes que celui qui fait passer sans limite, de la posture thérapeutique à celle où un art de vivre est activement proposé et à tous de surcroît. Un thérapeute «incarné» ce n'est pas la même chose qu'un thérapeute «engagé». D'ailleurs, je ne doute pas un seul instant que Serge Ginger en connaisse la différence, il s'agit là de son choix.

Je suppose que des formulations comme «le devoir de bonheur» repose sur la longue expérience des complaisances masochistes que le thérapeute qui s'exprime là, a si souvent et si répétitivement affrontées, et que de trop nombreuses approches thérapeutiques nourrissent avec tout autant de complaisance... Mais faut-il si promptement chasser un introject masochique par un autre introject ? Et même si la réponse peut être :

«Oui, dans certains cas», cela justifie-t-il de le proposer d'emblée au plus grand nombre, dans le cadre d'un livre, en dehors de l'indispensable relation thérapeutique, au risque de scotomiser le patient travail des élaborations personnelles qui se rattachent aux introjections autour de la souffrance et surtout, au risque de faire croire que l'érosion des identifications si tenaces qui y sont liées, sera chose rapide.

Serge Ginger se laisse emporter par son désir de donner de l'espoir et par sa confiance en la thérapie gestaltiste, mais ne se glisse-t-il pas une contradiction entre, d'une part, les idéaux de liberté si présents dans ce livre, digne héritier de l'anarchisme des fondateurs de la Gestalt et, d'autre part des propos en forme de Credo, autour desquels risquent de s'uniformiser tous ceux qui sont en quête de prêt à penser ? (Pour être juste, il faut bien admettre que ces dits fondateurs n'étaient pas dans ce domaine totalement exempts de contradictions !). La quête identificatoire si caractéristique de nos pathologies modernes s'y engouffrera. Je ne prétends pas qu'un support identificatoire soit néfaste en soi et la position de thérapeute incarné tient compte de cette dimension, mais il y a de grandes précautions à prendre : fournir du concret à la quête identificatoire, c'est proposer des possibles, donner des repères par rapport auxquels le sujet en terme d'adhésion ou de refus pourra se déterminer. Cela suppose que parallèlement aient été fortifiées ses capacités de choix, de distance, de critique et d'opposition. Tout le contraire d'un programme préétabli. Serge Ginger met insuf-

fisamment en valeur sa propre pratique où pourtant il sait si bien utiliser la confrontation, exercer la liberté de l'autre. Il crée le doute par le ton général de son livre.

Les *annexes* en fin d'ouvrage, (chapitre : «Renseignements pratiques») contiennent une liste des indications de la Gestalt : de la fatigue aux problèmes avec son employeur, en couvrant toutes les maladies physiques et psychosomatiques, à quoi s'ajoutent ceux qui se portent bien, ceux qui exercent des métiers sociaux et enfin ...ceux qui veulent devenir psychothérapeutes. Sont peu soulignés : la demande sincère et l'engagement véritable.

D'où vient mon malaise face à une telle liste ? Certainement pas du fait d'oser donner des renseignements pratiques tels que les critères de choix d'un thérapeute, ni le coût d'une thérapie, ni les précisions sur les diverses formes de thérapies. Ce sont là de précieux renseignements qui informeront efficacement un public peu familiarisé avec le monde de la psychothérapie. Je suis mal à l'aise avec le mélange qui est fait implicitement entre psychothérapie, développement personnel et formation. Ne risque-t-on pas d'alimenter ainsi des glissements prématurés entre l'espoir de se soigner efficacement et la possibilité de devenir thérapeute, et d'autoriser ainsi un usage opportuniste de la Gestalt-thérapie ?

La Gestalt se caractérise par des prises de positions audacieuses et novatrices en matière de formation et Serge Ginger a été dans ce domaine un précurseur. Mais le prix de la créativité, du souci légitime de donner à cha-

cun la possibilité de croître, du désir de valoriser des expériences professionnelles diverses, ne doit pas permettre la confusion : se croire en formation et être livré à des émois que seul le cadre de la psychothérapie peut permettre d'élaborer, ou bien, bâcler une thérapie pour être trop vite du côté du thérapeute. La présentation de ces renseignements pratiques risque d'évoquer la possibilité de devenir thérapeute comme un argument tentateur.

Je ne m'offusque pas de la tendance qu'il peut y avoir, pour des raisons de cause à effet évidente, à vouloir, en pleine souffrance psychique, caresser le désir de devenir psychothérapeute ; sublimation oblige et tout thérapeute connaît bien les origines de sa vocation, mais une incitation à la sublimation dans ce domaine est potentiellement dangereuse ou illusoire. Dangereuse pour celui qui va troquer la sincère et patiente exploration de sa souffrance au profit de la hâte à être thérapeute, dangereuse pour ceux qu'il s'autorisera trop facilement à prendre en charge, illusoire car, si nous sommes nombreux à pouvoir être occasionnellement thérapeutiques, tout le monde ne peut pas devenir thérapeute. Je comprends la fonction thérapeutique de l'espoir mais il faut doser cet espoir : savoir dans un premier temps que l'on peut quelque chose pour sa souffrance est déjà important. Il aurait été utile que les conditions de passage de la thérapie à la formation soient davantage soulignées.

Je terminerai sur un autre sujet. Serge Ginger est un passionné de neurophysiologie.

Cet intérêt est en totale cohérence avec l'approche gestaltiste. Dès lors que le ressort thérapeutique est émotionnel, donc au confins des réactions biologiques, comment ne pas se nourrir des derniers développements de la physiologie? Une façon de ne rien négliger du champ, et les réactions corporelles, humorales font bien partie de ce champ . Mais ces connaissances là, *ne sont pas la Gestalt* . Ces développements neurophysiologiques, très intéressants en soi, exposés de manière particulièrement pédagogique, comme Serge Ginger sait le faire, se retrouvent au sein d'un livre de Gestalt. La neurophysiologie n'est pas la Gestalt, même si les avancées de la première, comme celles de bien d'autres sciences, peuvent fortifier la théorie et la pratique de la seconde. De même pour d'autres formes de thérapie, (PNL, A.T...) qui sont annexées et la Gestalt risque d'y être mal délimitée.

Après toutes ces restrictions, il est juste de rappeler que Serge Ginger a voulu un livre grand public et que c'est un art difficile. Certains gestaltistes n'y retrouveront pas la Gestalt qu'ils souhaitent, surtout ceux pour qui la *Gestalt* n'existe pas mais la *Gestalt-thérapie*. Cela n'empêche pas ce livre d'en être à sa deuxième édition. Il a reçu dans d'autres revues de nombreuses louanges. (Actua Psy, N° 90, Journal des Psychologues, Mars 1996 et un article dithyrambique d' Edmond Marc, maître de conférence à Paris X.) Il contribuera d'une façon ou d'une autre à faire connaître la Gestalt et la Gestalt-thérapie, ce qui depuis plus de vingt ans est le but explicite de Serge Ginger et a profité à de nombreux gestal-

tistes, moins capables d'être prosélytes. L'auteur a mis au service de sa Gestalt, une plume efficace, vivante, pédagogique. Cette Gestalt semble pouvoir venir à bout de tout ; certes, cela peut choquer et c'est bien, car ce qui choquerait encore davantage, ce serait qu'une telle Gestalt soit méprisée, ou muselée : elle peut être critiquée, confrontée, c'est ce que j'ai fait, ce qui ne lui enlève pas ses nombreuses qualités, mais elle ne peut l'être que parce qu'elle a osé s'exprimer comme elle est : subjective, engagée, généreuse, expansionniste et ... incontestablement optimiste !

Elle est incitation à exprimer avec autant de conviction, de courage et de clarté sa propre Gestalt ou... Gestalt-thérapie . Puissent les colonnes de cette Revue des livres être le lieu précieux de l'expression de ces différences.

Analyse de Françoise Rossignol

Truïsme

Marie Darrieussecq

Edition P. O. L. , 1996

Truïsme est un petit livre qui ne laisse pas indemne. Il a reçu l'accueil louangeux de la critique littéraire, c'est le premier roman d'un très jeune auteur, écrit selon elle, d'un seul jet. Mais ce jet-là, éclabousse.

Je ne m'attarderai pas dans des considérations purement littéraires qui n'ont pas directement leur place dans ces colonnes gestaltistes, et d'ailleurs ce livre m'a davan-

tage impressionnée du point de vue psychopathologique que du point de vue de ses qualités artistiques, bien que le ton et la forme dépouillés aient un charme étrange.

Le contenu ? Il s'agit du récit laconique, à la première personne, d'une métamorphose. L'héroïne observe en elle les inévitables transformations physiques et mentales qui la font devenir truie. Il s'agit là du contenu manifeste. Le lecteur bien sûr interprétera à loisir, et s'il est psychothérapeute, « Truisme » lui apparaîtra comme le développement exemplaire d'un fantasme masochique : Le masochisme psychotique, là où les réalités extérieures et intérieures s'enchevêtrent et nous happent dans leurs réseaux délirants et pervers d'où surgit un monde insensé, insupportable.

Se débiliser, se dégrader, constitue pour l'héroïne, une stratégie inconsciente d'une redoutable efficacité. Elle traverse un monde qu'elle décrit, (ou reconstruit), dans ses facettes les plus cruelles avec l'impassibilité, la passivité, la naïveté protectrice la plus désarmante. La révolte, la souffrance ? Elles ont depuis longtemps quitté l'espace du sens et des mots, elles se sont tapies profondément dans le corps qu'elles finissent par remodeler, bestialiser encore et encore, pour le mener toujours plus bas, là où l'esprit ne pourra plus jamais les rattraper.

L'héroïne n'a pas de nom, elle n'en est plus là. Le projet inconscient est d'échapper à tout ce qui peut retenir, inscrire dans l'ordre de l'humain. Spectatrice de sa transformation, elle vivra sans drame l'inconfort d'une

période intermédiaire. Sa déshumanisation lui « arrive », avec son lot de situations saugrenues mais qui ne produisent rien que de l'acceptation. La perte de quelques liens ne laisse pas de trace. L'environnement social déliquescent jusqu'à l'insupportable, pénètre en elle et la détruit sans obstacle. Elle s'ouvre toujours davantage à cette boue, choisit, (son seul choix mais est-ce un choix ?), de s'y enfoncer, de s'y rouler, de s'y souiller.

Et là... miracle terrible, accablant, elle découvre une sorte de paix. Dès lors, elle s'appliquera à n'être plus jamais un être humain. C'est de là qu'elle peut envoyer son message en forme de bouteille à la mer, comme le fait celui qui, d'un pays lointain où le naufrage l'a jeté, s'adresse à ceux qui sont restés, derniers fils d'un lien qui s'effiloche, avant le consentement à l'oubli.

Le fantasme de Marie Darrieussecq n'est pas l'illustration du dualisme de l'homme, moitié ange, moitié bête. Il est l'exploration fascinée de la bête en nous, tentation de l'état dans lequel le sujet, en deçà des complications du péché originel, c'est à dire de la transgression humanisante, en deçà de l'accession au monde de la faute, de la conscience, peut se dérober... En fait, là où il renonce à être sujet... L'animalité est la réponse à l'impossibilité d'être sujet : le dualisme est ainsi simplifié, dénié, elle aurait pu aussi bien, (comme le font les anorexiques), choisir l'autre pôle et s'y abîmer tout autant. Il y a le refus obstiné d'un dualisme ingérable.

Autre constat : la dialectique entre le sujet et son environnement prend un caractère

bien particulier. L'environnement semble produire toujours plus de dégradations en elle, tout comme elle semble créer son environnement de façon à être toujours plus dégradée. Dialectique dans laquelle aucun choix ne vient arrêter la spirale descendante. L'insuffisance moïque ne permet aucune délimitation entre cet environnement et ce qui pourrait être une personne. On ne sait plus qui dirige la dégradation. Il y a en fait accord, confluence, la béance d'un gouffre *informe* où tout se mêle. Et c'est de la *difformité* qu'une *forme* va surgir, l'héroïne reprend alors pied, (quatre...!) : être une truie c'est mieux que RIEN.

Alors je pense à quelques faits divers, aux pervers qui tuent, torturent, se tuent ou se torturent, j'ai pensé aussi à certaines séances de thérapies où il faut s'arrimer bien fort à son humanité pour recevoir le témoignage insupportable, ne pas en être détruit dans son espoir. Combien faut-il de conviction, pour que la main, les bras et le regard, proposent alors un appui intact de peur, de mépris, de lassitude ou d'abandon... Rien qui ne puisse laisser penser que cette boue-là pourrait gagner.

Analyse de Françoise Rossignol

Espace et groupe thérapeutique d'enfants

Ed. EPI, Coll. Hommes et perspectives, 1994.

Tout psychologue exerçant son art auprès

d'enfants dans le cadre d'une consultation médico-pédagogique, se trouve tôt ou tard confronté au désir de créer un groupe thérapeutique. Désir parfois très réaliste car les conditions économiques actuelles, avec leurs pressions budgétaires, empêchent la création de postes supplémentaires : le groupe est une façon de prendre en charge davantage d'enfants pour un coût moindre. A ce niveau très pragmatique, tout est limpide. Mais c'est bien le seul point de clarté dans ce domaine...

Après la décision, vient le temps de la réalisation avec son cortège de questions : comment constituer le groupe ? Age, sexe, pathologies en présence, nombre de participants, leviers thérapeutiques attendus ? Comment l'animer ? seul, en coanimation ?... en sachant que dans une équipe donnée, il est souvent difficile de trouver le coanimateur qui créera la dynamique souhaitable : se posent les questions de compatibilité, de complémentarité au niveau des personnalités, des références théoriques, des motivations, des expériences.

Quand tout cela est résolu, que le lieu, (davantage «trouvé» que «choisi»), n'est ni trop grand, ni trop petit, ni trop sonore, ni trop proche de voisins à l'oreille sensible, (un groupe d'enfants c'est parfois beaucoup de décibels), enfin le groupe existe. Place... au chaos...

Les «instables» font de la surenchère au dépend des «inhibés» qui se transforment en bernard l'hermite terrorisés, et... au milieu de tout cela, le thérapeute qui, habitué à l'exercice rassurant des thérapies individuelles

se retrouve le cerveau empêtré dans les fils que tissent toutes ces petites vies, avec plein de noeuds et de mailles qui filent.

Mettre de l'ordre ?... Pas trop ! Le spectre du directivisme planerait et les enfants connaissent trop bien : six heures ou beaucoup plus, d'école par jour ! Le non-directivisme ?... Dans sa forme la plus pure, (et la plus naïve), il rajoute au chaos dont tout le monde finit par se désintéresser par absentéisme interposé... Et là, seuls les plus soumis resteront, ceux qui ont pris l'habitude de se protéger de tout, de n'attendre rien : le «non-sens», le «n'importe quoi», ils connaissent aussi.

La lecture du livre de Pierre Van Damme, révèle avec précision combien la Gestalt-thérapie constitue dans ce domaine un moyen-terme fructueux : elle fait de «l'organisé» avec du «spontané». Pour créer du sens, elle passe par l'expérience et quand l'expérience dérape vers le chaos ou l'inhibition, elle apporte ce qu'il faut d'ordre ou de désordre pour rendre assimilable cette expérience.

Pierre Van Damme, pendant des années a élaboré son art. Il n'a pas choisi des enfants particulièrement faciles : Déficients intellectuels, pathologies «borderlines», psychoses, troubles de la socialisation. Déjà il nous indique que le groupe s'adresse à tous ceux qui souffrent des autres, en sont trop différents et qui aggravent leur différence à l'aide de leur handicap, produisant ainsi toujours plus de coupure.

L'espace groupal leur redonne une chance : La chance pour chacun de revivre sa peur, de l'exprimer, de l'explorer, non

verbalement et verbalement, de tenter des contacts dans un cadre sécurisant que Pierre Van Damme compare à une *matrice*. Dans cette matrice, l'enfant reprendra les étapes, parfois précoces, de sa croissance. Il y a une analogie entre *l'espace externe* du groupe et la construction d'un *espace interne*. Partant de l'adhésivité, *espace bi-dimensionnel*, (le peau à peau, le corps à corps, l'absence de distance), l'enfant, par introjection saine de cette matrice, accédera à la *tri-dimensionnalité*, créant là, un véritable espace interne. A partir de cet espace tri-dimensionnel, le jeu des projections et des introjections pourra s'effectuer et, progressivement construire la relation objectale.

Plus tard, la reconnaissance de l'altérité, les deuils nécessaires effectués, les progrès de la capacité de choix, les progrès du langage, l'aptitude à maintenir les relations dans la durée, feront naître la vraie capacité à être «je» face à l'autre, aux autres, une vraie capacité de représentation mentale qui donne des repères.

Chaque enfant a sa façon personnelle et pathognomonique d'investir l'espace groupal, lieu physique et psychologique, (espace réel, espace relationnel, espace imaginaire), et cette façon évoluera, témoignage concret de son évolution intérieure.

Dans l'espace groupal, l'enfant est devant un territoire à conquérir, il s'y fera une peau psychique en forme de frontière-contact qui relie et sépare à la fois.

Derrière la thèse érudite et son sérieux universitaire, (statistiques, citations, références et schémas obligés), Pierre Van Damme nous

montre en filigrane, à travers exemples et vignettes cliniques qui jalonnent le livre, le témoignage en litote d'un clinicien qui, avec sincérité et pudeur, sait se mettre au même niveau de communication que les enfants, instaurer un partage corporel et émotionnel et offrir le support nécessaire pour oser. Car, finalement, un groupe c'est un lieu où on apprend à oser.

Le thérapeute aussi apprend : Un groupe thérapeutique d'enfants rend les enfants «mieux enfant» mais l'adulte aussi croît, s'il consent à laisser résonner en lui ce qu'il revit de sa propre enfance, s'il parfait l'art de l'implication et de la distance alternée, puis, s'il assume, pour notre plus grand intérêt, la distance théorique, celle de la réflexion et de l'écriture partagée.